1.
Ce que l'extreme droite et l'extreme gauche nous ont enlevé dans le passé

Je méprise l'autoritarisme et ce qu'il apporte : l'insulte à l'intelligence, l'abus, l'arrogance, l'unilatéralisme. Les arrogants, les râleurs, ceux qui se croient des êtres supérieurs, méritent mon dédain. Au Guatemala, nous souffrions l'arrogance tous les jours dans notre propre chair, depuis celle du haut commandement de l'armée jusqu'à celle des commandants de la guérilla. Je devais assister aux funérailles d'amis qui venaient de sortir en qualité de sous-lieutenants de l'Ecole Polytechnique, tombés dans des embuscades ou luttant dans les montagnes contre la subversion communiste ; Je pleurais aussi les copains journalistes séquestrés, disparus, torturés. Une camarade de classe de l'université Mariano Gálvez a été assassinée à l'horloge des fleurs de la zone 9. Un des cas qui m'a le plus touché a été l'assassinat à la 5a avenida y 9a calle de la zone 1, dans sa chaise roulante, du professeur Fito Mijangos, que je connaissais personnellement. Celui-ci m'a affecté et m'a indigné profondément.

Adolfo Mijangos Lopez était une lumière. Il était professeur universitaire, Il a étudié à Paris et il a été député démocratique. Il a été assassiné pour avoir fait un rapport académique à l'USAC qui s'opposait à accorder une concession de 40 ans pour exploiter du nickel à Izabal.

Ou quand ils ont tué Alberto Fuentes Mohr, ou Manuel Colom Argueta, personnes que j'ai connues également. Ces

assassinats, ces morts inutiles d'une génération incroyable, m'ont beaucoup affecté. C'est pour cela que s'est développé mon sentiment antidictatorial.

La guérilla de son côté, avait initié depuis les années soixante des actes terroristes perpétrant un cycle d'assassinats des dirigeants politiques de droite, d'enlèvements et de meurtres d'hommes d'affaires, de destruction d'infrastructures. La subversion et la répression ont condamné notre futur et c'est pour cela que nous continuons la grande bataille pour prendre la décision de ne plus commettre les mêmes erreurs par le passé.

Mais nous n'avons pas seulement perdu beaucoup du côté social, mais aussi beaucoup du côté entrepreneurial.

Après ses engagements dans une chocolaterie, un magasin incendié et une fabrique de bicyclettes, mon père voulait faire démarrer une ferme sur la côte sud, on lui a accordé un prêt à la banque "Crédito Hipotecario Nacional". Il a hypothéqué sa maison de la "Colonia Santa Elisa", ainsi que sa fabrique et son magasin de bicyclettes, pour payer la ferme où il avait du bétail et des plantations. Mon père a commencé a amortir le payement de la dette durant deux ans, mais avec le Décret n°900, pendant le mandat de Jacobo Árbenz, la ferme a été envahie et mon père ne pouvait plus produire. Donc, le CHN a initié la procédure d'exécution des hypothèques qui, en plus de la ferme, comprenaient sa maison et son affaire de bicyclettes. La propriété a été après utilisée dans un des premiers parcellements de la réforme agraire.

Cela a fait de mon père un anti-arbenciste, un anticommuniste. Alors quand, en 1954 ; le Gouvernement de la Révolution a été vaincu et Castillo Armas est arrivé au pouvoir, en 1956, le nouveau gouvernement l'a envoyé comme consul à Montréal, au Canada, et après à New York. En 1959, Ydígoras Fuentes l'a nommé secrétaire d'Information de la Présidence et directeur du journal "Diario de Centro América". Ensuite il est parti comme ambassadeur de Guatemala en Suisse en 1962. En mars 1963, le ministre de la Défense, Enrique Peralta Azurdia, a fait un coup d'état en contre Ydígoras et mon père a fondé son propre journal.

C'était un hebdomadaire anticommuniste appelé *¡Alerta!* J'avais été embauché comme apprenti dans les ateliers du journal "Diario de Centro América" et ensuite en tant que correcteur d'épreuves-assistant, après, j'ai commencé à travailler comme reporter et vendeur d'annonces publicitaires et suscriptions à *¡Alerta!* J'avais 18 ans, et j'étais rémunéré à la commission. J'accompagnais Don Regino Díaz Robainas, un collaborateur de mon père, dans les visites à des annonceurs et des agences de publicité. C'est ainsi que j'ai connu les entrepreneurs les plus importants du Guatemala, qui nous accueillaient dans leurs bureaux et nous achetaient des annonces publicitaires : les frères, Estuardo et Enrique Novella, Luis Canella, Antonio Guirola Batres, Carlos et Federico Köng Ossaye, Carlos Paiz Ayala, Julio Lowenthal Foncea, Antonio Gándara, Manuel "Muso" Ayau, et plusieurs autres.

Les frères Novella avaient leurs bureaux administratifs au coin de la 5a. Avenida et 9a. Calle de la zone 1. Bien qu'ils passaient beaucoup de temps dans la fabrique de "La Pedrera", spécialement Don Estuardo. Quand je demandais à les voir pour leur proposer des annonces, ils me recevaient dans les bureaux du deuxième étage. J'avais rencontré Don Luis Canella Gutiérrez des années auparavant lorsque j'habitais avec mes parents dans un appartement de l'immeuble

"El Cielito" et qu'il vendait des autos, des motos, et des pièces de rechange dans le même immeuble, sur la 8a. avenida et 18 calle de la zone 1. Je les visitais une fois par mois pour le renouvellement du contrat d'annonces publicitaires. Au fond, dans un petit bureau, travaillait le père de Don Luis, Don Avelino, un espagnol très aimable, qui prenait le temps de me parler tandis que j'attendais à être reçu par son fils. Luis Canella a été enlevé et tué par la guérilla terroriste en 1977.

Don Antonio Guirola Batres, un homme grand et solide, était le gérant de "Continental Motores, .A.", représentant de Volkswagen au Guatemala. Il était un des plus grands annonceurs de

¡Alerta ! et là je n'étais plus le vendeur (la commission de ventes aurait été trop élevée), mais c'était directement mon père.

Quand le journal a fait faillite et mon père est décédé, Don Antonio m'a proposé de devenir directeur adjoint dans son entreprise j'y suis resté plusieurs mois jusqu'à ce que je devienne indépendant et j'ouvre mon propre cabinet d'avocats.

Don Carlos et Don Federico Köng Ossaye étaient grands et rouges. Köng est un nom de famille d'origine alsacienne. Ils étaient propriétaires de l'usine de savon "La Luz" à Mixco et d'une agence de distribution en zone 4 et ils commençaient á peine à se diversifier dans d'autres produits industriels. Ils ont été toujours très aimables et n'ont jamais cessé de faire de la publicité dans les pages de ¡Alerta !

J'ai connu Don Carlos Paiz Ayala et Doña Graciela, son épouse, au magasin "El Monito", à la 5a. avenida de la zone 1, quand ils inauguraient le premier supermarché Paiz, au coin de la 9a. calle et 8a avenida, zone 1. Don Carlos était toujours souriant, avec une attitude positive caractéristique des natifs de Zacapa. Quelques fois ils m'achetaient des espaces publicitaires dans le journal.

Don Antonio Gándara Garcia, propriétaire de magasin "La Flecha", était marié avec Doña Mausi Merkle, allemande. Ils formaient un couple très uni et travailleur. Ils ont procréé trois fils, également travailleurs. Le magasin, qui était plutôt un entrepôt et un distributeur de produits de toutes sortes, se trouvait sur la 7a. avenida entre 19 et 20 calles de la zone 1. Don Tono a été ambassadeur du Guatemala au Japon dans les années 70. Et lui et sa famille étaient très amicaux avec nous et ils nous achetaient régulièrement des espaces publicitaires.

Don Julio Lowenthal Foncea, de petite taille, architecte, administrateur, était gérant de

"CIDEA", importatrice de véhicules américains. Il était très impliqué dans les questions politiques, sociales et éducatives. Ces espaces publicitaires étaient également gérés par mon père, mais je l'accompagnais aux réunions avec Don Julio, un homme très instruit. Le fils de DonJulio a été enlevé par la guérilla, et est mort à conséquence des tortures infligées par les guérilleros.

Le "Muso" Ayau, grand leader éducatif et authentique constructeur du futur, toujours préoccupé par le développement

du pays, me donnait chaque semaine une petite annonce publicitaire pour son entreprise "Fabrigas". J'ai toujours eu beaucoup de respect et d'affection pour lui et pour son épouse Olguita. Quand M. Manuel Ayau a été proclamé candidat à la Vice- présidence de la République dans le binôme avec Jorge Carpio, pour les élections de 1990, J'ai eu l'honneur de le présenter à l'Assemblée du parti.

C'était une situation singulière d'être reporter dans l'hebdomadaire de mon père, mais j'ai eu l'opportunité d'apprendre deux leçons : la partie commerciale m'a permis de connaître des grands entrepreneurs qui ont participé à la construction de ce pays. La partie journalistique depuis "Alerta" m'a ouvert les yeux aux gros excès et la destruction qui peuvent produire l'extrême gauche et l'extrême droite au Guatemala. En août 1975, le journal a fait faillite, et mon père n'a pas pu bien administrer ce contretemps. Un mois après il a eu deux crises cardiaques, il n'a pas survécu à la deuxième.

En janvier 1976, un ami du mouvement de Libération Nationale (MLN) m'a invité à participer dans la branche professionnelle, le côté le plus modéré. Il m'a dit qu'ils étaient en train de former un nouveau mouvement différent avec Alejandro Maldonado Aguirre, qui quatre décades plus tard est devenu président de la République.

J'ai eu le plaisir de connaître Don Alejandro Maldonado en 1971, quand il était Ministre de l'Éducation du président Carlos Arana et moi j'étais reporter. Ce qui m'a fait grande impression le jour où je l'ai connu dans un centre éducatif que le président allait inaugurer, a été que lui, Alejandro, étant ministre, était en train de balayer pour que le tout soit plus présentable possible.

Je ne l'ai revu que cinq ans plus tard, quand j'ai été invité à participer dans son Projet. Un mois après mon incorporation, est survenue le tremblement de terre de 1976, qui a été dévastateur, il y a eu 23,000 morts. Chacun aide selon ses possibilités. J'emballais des objets et de la nourriture à l'"Aéroclub" pour qu'on les envoie aux hauts plateaux. Depuis lors, je voulais ser-

vir le pays, et je trouvais qu'une façon de le faire était la politique.

C'est à ce moment-là que nous avons décidé de présenter publiquement une proposition différente, dirigée par Alejandro Maldonado et soutenue par un groupe de jeunes. Cela n'a pas plu à la branche plus radicale du MLN. Pour beaucoup de monde, il est inconcevable d'oublier le passé et d'oser créer un meilleur futur.

Pendant une réception dans une maison de la zone 2, le dirigeant de ce parti, Mario Sandoval Alarcón, accompagné de ses gardes du corps, m'a emmené dans un coin du jardin, et me poussant et me donnant des coups sur la poitrine, m'a reproché d'avoir participé à ce nouveau mouvement, et me disant que nous ne savions pas ce qui allait nous arriver si nous brisions le MLN. Mais les intimidations ne m'ont jamais retenu, ainsi nous avons décidé de quitter le MLN et fonder le Parti National Rénovateur (PNR).

C'était un parti de centre droit mais qui n'était plus lié au passé du MLN.

Comment allions nous faire pour impulser un nouveau parti ? La dictature militaire ne nous permettait pas de passer de comité à parti. Ils avaient tous les groupes démocratiques paralysés. La Loi Electorale de l'époque établissait que l'autorisation de partis politiques devait se faire conformément à l'ordre de demande. Si le Gouvernement payait le premier comité sur la liste d'attente pour ne pas traiter son autorisation en tant que parti, le procès d'inscription de tous ceux qui suivaient s'arrêtait. Après bien des péripéties, nous avons réussi à contourner cet obstacle juridique de la dictature.

Ce n'étaient pas des temps faciles, mais il n'y avait pas d'autre d'option que d'y participer. Il y avait deux alternatives : 1) occuper les espaces politiques pour changer les choses, 2) laisser le pays en mains des dictatures militaires ou le laisser tomber sous le control des mouvements subversifs marxistes appuyés par l'Union Soviétique.

Nous avions besoin d'une troisième voie, démocratique, de centre droit.

Une voie qui valorise le libéralisme, la propriété privée, la liberté individuelle, tous ces principes de base de la démocratie, qui étaient en train d'être discrédités par ceux qui disaient la représenter : les dictatures militaires et ses partis satellites, qui donnaient tous les arguments à l'extrême gauche pour justifier leurs actions contre l'institutionnalisation au Guatemala.

Ils utilisaient mal les principes de la liberté individuelle et la démocratie. C'est exactement la même chose qui arrive maintenant, quarante ans après, où il y a des brigands et des corrompus qui agitent le drapeau de la droite pour justifier leurs excès.

Et non, nous ne pouvons considérer que parce qu'il a des corrompus qui disent être de droite, il faut aller chercher des alternatives d'extrême gauche. La corruption peut être aussi bien à gauche comme à droite.

Il faut voir des faits concrets. Voyons dans les derniers 75 ans, ¿Quels sont les pays qui ont réussi à s'en sortir ? ¿Quels systèmes économiques ont-ils ? Ce sont ceux qui ont choisi les principes de la démocratie, la liberté individuelle, la propriété privée, la solidarité sociale.

Mon experience au Vietnam

Les pays qui ont insisté au maintien des principes communistes, socialistes extrémistes, ne sont pas sortis vainqueurs et ont échoué, tels les cas de Cuba et du Venezuela sur notre continent. Ont pu avancer les pays communistes qui ont abandonné les modèles économiques marxistes, tel que Vietnam.

J'ai eu l'occasion de visiter le Vietnam, maintenant un pays quasi-capitaliste, quand je travaillais comme sous-secrétaire général de l'ONU. Le Vietnam comme 138 autres pays du monde, y inclus le Guatemala, contribue avec des unités et des troupes aux missions de maintien de paix des Nations Unies. La première fois que j'y étais, tandis que je parcourais les rues de la capitale Hanoï dans une limousine noire du gouvernement, j'étais accompagné par un général héros de la guerre, que les vietnamiens appellent Guerre Américaine. Le gentleman avait

des médailles jusqu'aux pantalons. Nous accompagnait aussi notre interprète, un jeune officier bilingue. Soudain, nous avons traversé une immense place et au milieu j'ai reconnu ce que j'avais vu sur les photos, le grand mausolée de Ho Chi Min, le leader historique qui a résisté à l'invasion japonaise, qui avait vaincu les français et combattu les américains. C'est lui qui a développé le concept militaire qui a vaincu toutes ces forces coloniales et a créé la nationalité vietnamienne, imprégnée de principes marxistes.

C'est une tradition, quand on va dans un pays communiste, de déposer une offrande de fleurs au mausolée du "Père de la Patrie". Mais j'ai vu dans mon programme d'activités que je n'avais pas inclus ni visite ni offrande florale au mausolée de Ho Chi Min. J'ai dit au général via mon interprète : "Regardez, voilà le mausolée ! - n'allons-nous pas le visiter ?". Je ne m'attendais pas à la réponse : "Et pour quoi faire ?", il m'a dit. "Cela représente le passé et nous nous tournons vers l'avenir", et il a fait un geste vers l'avant.

Aujourd'hui au Vietnam, le plus gros montant d'investissement privé pour les usines et les emplois, le plus grand nombre de touristes, la plus grande quantité d'aide militaire à la force aérienne et la marine, d'où proviennent-ils ? Des Etats-Unis. ¿Qui est le meilleur allié stratégique des États Unis au sud-est de l'Asie après les problèmes avec les Philippines ? – C'est le Vietnam.

Et pourtant les États -Unis ont aussi souffert. Aux personnes qui ont l'opportunité de visiter Washington je leur recommande toujours de visiter le Mémorial de Guerre du Vietnam, où sont gravés en marbre noir les noms des 65,000 jeunes Américains qui sont morts pendant la guerre du Vietnam. Quand je visite le Mémorial, je ne peux pas m'empêcher de pleurer les 65 000 jeunes Américains et le million de Vietnamiens qui sont morts dans cette guerre inutile.

Mais ces deux pays ont pu laisser derrière eux cette guerre et ils font des efforts pour surmonter ses séquelles.

Le Vietnam a abandonné le système économique collectiviste, marxiste depuis quelques années déjà, et maintenant

garanti l'investissement et la propriété privée. Le Vietnam est un emporium. Même à Londres, je n'ai pas vu autant de Rolls Royce comme à Hanoï. Le Système capitaliste économique a fait sortir le Vietnam de la pauvreté. Oui, il y a un parti communiste qui commande en politique, mais c'est un système économique capitaliste. Comme ce que Deng Xiaoping a réalisé en Chine.

Comparons-le avec le Venezuela, qui était le pays le plus riche d'Amérique Latine, avec les réserves pétrolières les plus grandes du monde, et maintenant il n'a même pas de papier toilette ni de brosses à dents. Le salaire minimum est de 50 centimes de dollars par mois. C'est douloureux de voir l'exode de quelques 4 millions de Vénézuéliens à travers l'Amérique, à travers la jungle du Brésil, marchant à travers les montagnes colombiennes. Partant sur des radeaux à Trinité-et- Tobago, par centaines de milliers. Un système économique, celui du "socialisme du XXI siècle" d'Hugo Chávez et de Nicolás Maduro, a détruit le Venezuela, et c'est cela que quelques-uns veulent pour le Guatemala.

Comparons-le avec le Vietnam, la Chine et plusieurs autres pays africains. Cela ne fait aucun doute, c'est le système capitaliste qui peut générer du travail, de l'emploi, du développement économique. Les systèmes d'économie collectiviste, de plans quinquennaux, ont été un désastre.

Il ne faut pas perdre de vue que ce que génère de la prospérité ce n'est pas la dictature, car nous en avons eu plusieurs avec des généraux divinisés et meurtriers, et ils ne nous ont pas fait avancer : la clé c'est le système économique de liberté, capitaliste, avec de la solidarité. Et la construction d'institutions, comme le disent Robinson et Acemoglu dans leur célèbre livre Pourquoi les nations échouent, où ils citent le Guatemala comme un cas paradigmatique, négatif bien sûr.

Le Guatemala a pris du retard dans ce sens, nous n'avons pas eu d'institutions qui veillent sur les citoyens avec une démocratie participative, ni une économie capitaliste avec libre concurrence. Ici, il y a des monopoles, des oligopoles, des ins-

titutions publiques et privées qui sont "extractivistes" et nous n'avons pas un véritable système de libre marché.

Il faut repositionner le centre et le centre-droit. Nous ne pouvons pas permettre que ce soit seulement la gauche qui revendique, qui s'indigne et qui s'approprie de la solidarité humaine et les droits de l'homme. Historiquement, nous les centristes, sommes ceux qui avons impulsé les droits de l'homme, qui sont une création des démocraties occidentales face au communisme et au marxisme, face au nazisme et au fascisme. Oui, Fidel Castro avait raison de protester et disait que les droits de l'homme étaient une invention des droitiers.

Le fait de se préoccuper des enfants qui meurent de faim, de la santé publique, de l'éducation publique, des services de base, de la sécurité sociale, de combattre la corruption et le racisme, ne fait pas de nous des communistes. Ce sont des thèmes qui nous préoccupent à nous les centristes, au centre droit. Ce ne sont pas des thèmes marxistes globalistes, qui servent maintenant d'épouvantail pour cacher une vision idéologique égoïste, anti diluvienne et corrompue.

Il faut enlever à la gauche les valeurs et les principes que nous les démocrates du centre et du centre droit partout dans le monde avons créés, et au Guatemala nous les avons abandonnés. Ce sont des principes transversaux, communs à l'humanité.

Lorsqu'au Guatemala on parle de droite, l'image qui nous vient est celle des troglodytes militaires et les politiques corrompus, et non, celle-ci est une image radicalement incomplète. Il y a un centre, un centre-droit très large. Nous sommes beaucoup plus que ceux des deux extrêmes. La gauche ne représente pas une solution aux problèmes de développement humain, économique, ni au thème fondamental de la liberté personnelle. Toute limite à la liberté est un attentat, et pour moi celle-ci a été une doctrine très importante toute ma vie durant.

Nous avons besoin d'éloigner le Guatemala des extrêmes, ni l'extrême-droite ni l'extrême- gauche. C'est une question de choisir d'être pour le passé ou pour le futur, ce n'est pas une

affaire de droites ou de gauches obsolètes, non plus d'indigènes ou ladinos et moins encore de riches ou de pauvres.

Toute division, toute polarisation, toute radicalisation fait que tout le monde perde. Ceux qui se disent vainqueurs, perdent. Nous devons apprendre de l'histoire ; non avec le désir de vengeance mais pour ne pas tomber dans le piège du manichéisme qui nous a fait déjà tant de mal.

Et pour ceux pour qui l'histoire récente ne suffit pas, allons aux écritures sacrées : "tout royaume divisé contre lui-même, est dévasté, et toute ville ou maison divisée contre elle-même, ne peut subsister". (Matthieu 12 :25)

Se mettre dans les souliers d'autrui

C'est un piège l'idée "Si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi", sans espace pour le dialogue, pour la connaissance mutuelle. J'ai vérifié mille fois dans ma vie, et dans le monde entier, que les ennemis acharnés, de générations, s'ils ont des véritables leaders, peuvent s'asseoir, se connaitre et se voir dans yeux d'autrui et comprendre que nous sommes humains, que nous avons des sentiments, que nous aimons, que nous souffrons, exactement de la même façon. Cette mentalité s'enrichit quand on pense en termes de futur et non de passé.

Nous avons vécu déjà les conséquences de la guerre pendant 36 ans, quand on invente des ennemis et des questionnements là où il n'y en a pas. Considérer des ennemis irréconciliables ce n'est pas ce dont nous avons besoin au Guatemala.

Un de mes plus grands héros c'est Nelson Mandela. Il a passé 27 ans en prison à cause du système de l'"apartheid" en Afrique du Sud. Il a été libéré et peu de temps après il a été élu président d'une manière accablante. Il a formé un gouvernement d'unité nationale, précisément avec ceux qui l'avaient persécuté. Le film "Invictus" montre comment, Mandela, malgré les

appels à la vengeance de ses coreligionnaires, n'est pas tombé dans la tromperie de la polarisation.

Depuis 45 ans j'ai travaillé pour construire une troisième voie, une alternative au centre. C'est pour cela que quand Jorge Carpio a fondé l'Union du Centre National, j'ai approuvé l'alliance que nous avions faite depuis le PNR, et quand l'alliance a cessé je suis resté avec Jorge. Dû à ces idéaux centristes, contre les radicales des deux idéologies, Jorge Carpio a été assassiné en juillet 1993 par les forces paramilitaires, sur le chemin de Chichicastenango. Car nous qui sommes au centre, représentons la plus grande menace pour les radicaux, d'extrême-droite et d'extrême- gauche. Mais nous reviendrons sur ce thème par la suite.